

Si vous pensez
qu'ils doivent
mourir...



Le Village 1

1

**Si vous pensez qu'ils
doivent mourir...**

**... dites-le franchement.
Parce qu'il faudra partir de là.**

Avertissement :

***Ce zine traite de sujets difficiles,
notamment de violences domestiques,
de violences sexuelles et de suicide.***

***Aucune violence physique ou sexuelle
n'est décrite en détail ou de manière graphique.***

Prenez soin de vous à la lecture.

*« Je suis la morte
Ce n'est pas si grave d'être morte
Je suis la morte
Tout le monde sera un jour le mort
Je suis la morte
Qui pense à moi ?
Mes frères sûrement, mais pas tous
Ma sœur sûrement, mais il n'y en a qu'une »*

— Souviens-toi des monstres, *Jean-Luc A. D'Asciano*

Notes de traduction

Genre

La langue française genre beaucoup plus de mots que l'anglais.

Pour ne pas conserver le masculin neutre, **nous avons fait le choix de ne pas respecter de règle précise.**

Nous utilisons parfois le masculin, parfois le féminin, parfois l'écriture épïcène. Parfois par choix conscient et volontaire, en fonction de ce qui nous semble le plus adéquat pour transmettre la force des textes originaux, parfois en utilisant l'aléatoire.

Accountability

Le concept anglo-saxon d'*accountability* pourrait se traduire par « le processus de rendre des comptes ». Cela peut recouvrir bien des réalités et l'*accountability* désigne plus un idéal qu'un contenu précisément définissable (comme par ailleurs la liberté, la sécurité ou la démocratie).

Ce mot a été traduit, selon les moments, par « responsabilisation », par « responsabilité » ou par « rendre des comptes ». De même, *accountable* est traduit « responsable » ou « fiable ».

9

**« Si vous pensez qu'ils doivent mourir,
dites-le franchement »
Sur la politique de la terre brûlée
Avery Alder**

15

**8 étapes pour construire une culture de l'indispensable
(plutôt qu'une culture du jetable)
Kai Cheng Thom**

31

**Pour Alec,
Réflexions sur la Justice Transformative
Eileen Mary Holowka**

42

Ressources

7

**« Si vous pensez qu'ils doivent mourir, dites-le franchement »
Sur la politique de la terre brûlée.**

Avery Alder



J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps, à l'abolition de la prison, à la justice transformatrice et à la responsabilisation. Et une pensée s'est vraiment cristallisée en moi. La voici : **« Si vous pensez qu'une personne devrait être tuée pour ce qu'elle a fait, dites-le franchement, parce que la conversation devra partir de là ».**

Si vous ne pensez pas cela, alors c'est important de réfléchir à ce que vous voudriez voir arriver, à ce à quoi la responsabilisation pourrait ressembler. Vouloir qu'une personne parte et aille dans une autre communauté, où personne n'est au courant de ses habitudes de comportement, déplace et augmente le risque. C'est manquer de vision. Vouloir qu'une personne n'aie ni communauté, ni connections, et se retrouve isolée dans son ressenti de honte et de deuil, revient en pratique à vouloir qu'elle soit tuée pour ses actions. Les gens meurent dans ces circonstances (je pense la même chose des prisons).

Si quelqu'un me dit « je suis blessée, j'ai besoin de soutien, et je veux voir cette personne changer – mais je n'ai aucune idée d'à quoi ces changements pourraient ressembler », ça me va complètement. La conversation peut partir de là. Les gens ne peuvent pas toujours identifier leurs besoins seuls.



La justice transformatrice ne cherche pas seulement à transformer le comportement d'une personne qui cause du mal. Elle cherche aussi à transformer la manière dont les communautés parlent de mal et de guérison, à dissoudre la souffrance comme expérience individuelle isolée et à penser la guérison au niveau collectif et structurel.

Je vois fréquemment des gens (particulièrement sur les réseaux sociaux) dénoncer les injustices et demander des comptes à la personne fautive d'une manière qui... euh... ne semble pas faire de place à ce qu'elle puisse *vraiment* en rendre. Les gens demandent des punitions, et que chacun et chacune dans la communauté participe à un projet d'exil. Le « *tout le monde doit cesser d'être ami avec cette personne – ne pas le faire, c'est approuver directement son comportement* » est une mode alarmante. Elle nous empêche de diversifier les tactiques auxquelles nous pourrions recourir. Elle coupe les connections qui pourraient être utilisées pour pousser à la responsabilisation. Elle ne laisse aucune place au changement.

Si vous dénoncez une injustice, je vous invite à réfléchir : que voudriez-vous voir arriver ? À quoi la responsabilisation pourrait ressembler ? Si vous pensez que la personne devrait mourir, socialement ou littéralement, nous devons commencer la conversation à cet endroit-là. Sinon, nous avons besoin d'une vision de ce que pourraient être la guérison et la responsabilisation.



Ma compréhension de la responsabilité a été transformée grâce à Mariame Kaba ([@prisonculture](#)), qui la définit non pas comme quelque chose qui nous est imposé de l'extérieur, mais comme une ressource que l'on trouve en soi pour réparer ses fautes.

Est-ce que l'on crée de l'espace pour que cette responsabilité puisse être prise ?

Les gens parlent souvent de responsabilisation quand ils veulent dire « punition ». Vous ne pouvez pas rendre quelqu'un d'autre responsable, vous ne pouvez que prendre vos responsabilités. Mais il est possible de faire de l'espace pour voir si quelqu'un veut se montrer responsable.

— Mariame Kaba



Souvent, quand il y a de la blessure et de la souffrance, je vois les personnes les plus directement impactées faire la majorité du travail nécessaire à maintenir cet espace, avancer des requêtes spécifiques centrées sur leur propre guérison, et reconnaître la complexité des situations. **Mais quand des personnes extérieures interviennent, la dynamique change pour une politique de la terre brûlée.**

J'ai blessé des gens par le passé. J'ai eu du mal à l'entendre. J'ai travaillé vers plus de responsabilité et d'apprentissage. Parfois, restaurer la relation qui avait été spécifiquement abîmée n'était pas dans les options sur la table, ce qui se

comprend très bien. Mais quand j'ai fauté, j'ai toujours été vraiment reconnaissante de pouvoir me confronter à ce que j'avais fait.

J'ai aussi connu, à d'autres moments, des réactions de type « terre brûlée ». J'ai de l'empathie pour ces réactions, parce que je comprend que ce genre de choses peut venir d'une histoire traumatique. Mais dans ces conflits où tout a été cramé, personne n'a guéri, personne n'a mûri, personne n'a vu ses besoins satisfaits. *Tout le monde souffre plus, au final.*



Parfois, dans des situations de grandes inégalités de pouvoir et d'accès aux ressources, la tactique de la terre brûlée est la seule manière d'empêcher quelqu'un de nous ignorer. J'ai conscience de cette réalité. Mais dans des situations communautaires, particulièrement quand les gens ont des convictions similaires, il y a d'autres chemins que nous pouvons emprunter.



Une question qui, pour moi, permet de clarifier les choses : « à quoi le succès pourrait ressembler ? ». Si les responsabilités sont prises, si la guérison est profonde, si la justice joue son rôle transformatif, à quoi ressemble le résultat ? Est-ce que quelqu'un est parti ? Si oui, où est-il parti ? Est-il mort ? S'il n'est pas mort, comment vit-il ?

Battre le rappel et exiger que tout le monde fasse front pour exiler quelqu'un, sans possibilité de responsabilisation, causant le maximum de détresse, de honte, de deuil à la sortie, n'avance ultimement que vers l'une de ces trois réalités :

1. La personne est morte.
2. C'est tout comme si elle était morte.
3. Elle blesse d'autres personnes ailleurs.

Je pense qu'aucune de ces réalités n'est bonne. Je pense que, en tant que communautés, nous avons la possibilité de travailler à de meilleurs lendemains, même à travers la douleur et le trauma. Je crois que les principes de l'abolitionnisme carcéral et de la justice transformatrice nous demandent d'essayer, continuellement.

Avery Alder est une conceptrice de jeux queer et anarcho-féministe. Elle est notamment l'auteurice de Dream Askew, The Quiet Year et Monsterhearts.

<https://buriedwithoutceremony.com>

« Si vous pensez qu'ils doivent mourir... » a été publié pour la première fois le 21 décembre 2019, comme fil Twitter, depuis son compte @buriedwithoutceremony.



8 étapes pour construire une culture de l'indispensable (plutôt qu'une culture du jetable)¹

Kai Cheng Thom



*give an mc without integrity a mic
and s/he will rhyme the death of the people²*

— *d'bi young anitafrika*

Quand j'ai découvert la culture militante, j'étais une gamine queer à la rue et en quête d'un foyer : une adolescente terrifiée, en colère, suspicieuse, cynique et naïve à la fois, dont le désir le plus inavouable était d'avoir une famille qui durerait toujours et qui m'aimerait quoi qu'il se passe. Et, en même temps, je savais qu'une telle famille ne pourrait jamais exister – du moins, que ce n'était pas pour moi.

Tu vois, j'avais un autre secret : malgré mon air bravache de queer punk radicale en croisade pour la justice sociale, je savais que j'étais un déchet. J'étais sale et indigne d'amour, j'avais fait des trucs moches pour survivre, et j'avais blessé des gens. Parfois, sans même savoir pourquoi.

1 Publié originellement sur *Everyday Feminism* (<https://everydayfeminism.com>).

2 *donne le micro à un/e MC sans intégrité
et il/elle parlera la mort du peuple*

Du coup, quand j'ai découvert la culture militante, avec ses idées puissantes sur le privilège et l'oppression et sa rage bouillonnante et explosive, ce fut l'ivresse. Je pensais que je pouvais purger ma haine de moi avec cette rhétorique fougueuse et me créer la famille que je désirais tant autour des liens tissés par les traumatismes que nous avons en commun.



La justice sociale était un ensemble de règles qui, enfin, donnait au monde un sens qui me parlait. Si seulement je pouvais utiliser exactement le bon langage, faire assez d'action directe, être assez critique des systèmes autour de moi, alors je pouvais enfin être une bonne personne.

Tout autour de moi, j'avais l'impression que ma communauté d'activistes faisait la même chose. Nous nous jetions à corps perdu dans la « Révolution », nous épuisant jusqu'au *burn-out*, nous surveillant les uns les autres pour traquer les mauvaises pensées et les mauvais comportements, se dénonçant les unes les autres avec férocité.

De temps en temps – rarement – des types étaient jetés hors de la communauté parce qu'ils étaient « malsains ». Mais la plupart du temps, nos tentatives de mettre les gens face à leurs responsabilités, en les dénonçant publiquement ou en les excluant, dégénéraient juste en grosses engueulades sur Internet ou en dramas IRL qui laissaient encore des traces profondes dans la communauté des années après. Seules les plus vulnérables (dont les cercles d'amis n'étaient pas assez larges ou qui manquaient de stabilité sociale) étaient exclues définitivement.



Comme ma famille biologique, ma famille d'activistes rejouait le trauma qui nous avait été infligé par une société oppressive.

Exactement comme mon père avait ouvert la porte d'entrée de chez nous et m'avait demandé de partir parce qu'il ne savait pas comment concilier son amour pour moi avec mon identité de genre, nous nous dénoncions les uns les autres et coupions les ponts entre nous parce que nous ne savions pas comment réconcilier nos idéaux politiques avec le fait que les personnes que l'on aime ne s'en montrent pas toujours à la hauteur.

Je crois que, parfois, nous le faisons hypocritement – que nous avons créé ce que l'on appelle la *call-out culture* (une culture de confrontation toxique et d'humiliation des gens pour leurs comportements oppressifs, qui tient plus de la mise en scène de la vertu que d'une réelle recherche de justice) en partie parce que nous pouvions ainsi nous focaliser sur les errements des autres et éviter d'examiner notre propre complicité dans l'oppression et notre propre propension à l'abus, celle qui existe en nous comme en tout un chacun.

Et je crois que nous l'avons fait en partie parce que parfois il est impossible d'imaginer quoi que ce soit d'autre : nous vivons dans une culture du jetable – une société basée sur la consommation, sur la peur, sur la destruction – où nous apprenons que la seule manière de réagir quand quelqu'un nous a blessé est de se venger ou de se débarrasser de cette personne.



J'écris cet article au nom de cette gamine queer qui voulait une famille-pour-toujours, et après d'innombrables conversations avec d'autres membres de communautés en lutte pour la justice sociale qui recherchent la même chose qu'elle. Je l'écris au nom de toutes les conneries que j'ai faites et qui m'ont été généreusement pardonnées par les autres, et au nom de mes efforts pour pardonner celles et ceux qui m'ont blessée.

Je l'écris au nom du désir, que je perçois tout autour de moi, de trouver une alternative à la politique du jetable, et de se tourner au contraire vers une politique de l'indispensable.



« **Politique de l'indispensable** », en tant que terme, n'est pas de moi. Il a existé dans plusieurs communautés au fil du temps, et je l'ai appris via transmission orale, même si je n'arrive pas à trouver de sources écrites.

Mais les principes qui suivent sont mes suggestions – des idées à partir desquelles nous pouvons peut-être construire une culture de l'indispensable dans l'activisme de gauche. C'est un travail qui ne sera jamais achevé. Ils ne sont pas à prendre comme un nouvel ensemble de règles pour l'activisme. Ni un guide étape par étape pour organiser des processus de responsabilisation, ou une réponse parfaite aux questions que je soulève.

J'espère quand même qu'ils te seront utiles.



1/ La Révolution est une relation

*sometimes
we want to close our eyes
jack off to pictures of radical disneyland
now watch as we gnaw our own
flesh into meat³*

—*Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha*

Ce qui m'inquiète parfois dans les communautés attachées à la justice sociale, c'est qu'on tend à conceptualiser la « Révolution » comme un produit, comme un endroit, un moment que l'on essaye de faire arriver avec toute notre énergie et toute notre colère – parfois sans se soucier du poids que cela fait peser sur les individus et sur les relations.

D'une certaine manière, « la Révolution » occupe dans la culture militante une place qui m'évoque celle du Paradis dans la communauté chrétienne chinoise dans laquelle j'ai grandi : c'est un fantasme de pureté idéologique au regard duquel nos actions sont jugées ; un endroit dans lequel nous voudrions désespérément vivre, mais qui reste impossible à atteindre.

3 Parfois
on veut fermer les yeux
se branler sur des images de paradis de gauchistes
maintenant regardez-nous ronger notre propre
chair devenue viande

Dans notre colère et notre déception – souvent justifiées – de ne pas être, nous ou nos communautés, à la hauteur de ce rêve révolutionnaire, nous nous défoulons sur les autres.

Nous essayons de nous débarrasser de la souffrance de la trahison en coupant les ponts avec les traîtres – nos familles abusives, nos amis conservateurs. Nous essayons de ne surtout pas les voir dans notre miroir.

Et si la révolution n'était pas un produit, ni une vague et lointaine terre promise, mais les relations que nous avons autour de nous, là, maintenant ?

Et si la révolution était, en plus de – *et pas au lieu de* – l'action directe et l'organisation communautaire, le processus de rupture et de réparation qui se produit quand nous merdons, que nous nous en rendons, les uns et les autres, responsables, puis que nous nous pardonnons ?



2/ L'opresseur est en nous

La lutte politique la plus importante que j'ai à mener est contre l'opresseur – le raciste, le transmisogyne, le validiste, la personne abusive – qu'il y a en moi. Je ne dis pas cela d'une manière auto-flagellatrice ou pour me rejeter la faute. J'ai connu l'oppression, la violence, le viol, l'abus infligé par d'autres, et rien de tout cela n'est ma faute.

Je veux dire que j'ai commencé à croire que je ne pouvais pas m'engager dans un activisme authentique, que je ne pouvais pas créer de changement positif dans le monde, sans reconnaître et nommer ma propre participation aux systèmes oppressifs que j'essayais d'abattre.

Si j'écris depuis cet endroit, je suis obligé d'avoir de la compassion pour celles et ceux autour de moi que je vois aussi participer à ces oppressions, même quand je suis aussi en colère contre ces personnes. Avec la compassion vient la compréhension, et avec la compréhension vient la croyance dans la possibilité de changer.

Quand nous sommes capables de maintenir ensemble ces émotions contradictoires – quand nous pouvons avoir de la colère et de la compassion, pour nous-mêmes et pour les autres – alors des possibilités de guérison et de transformation totalement nouvelles émergent.



3/ La responsabilité vient du cœur

J'ai trop souvent vu des processus de responsabilisation, dans les communautés dédiées à la justice sociale, régresser vers des situations de type « ta parole contre la mienne » ou vers des jeux de pouvoir social dans lesquels chacun accuse les autres de commettre des abus et de faire du mal.

Quand nous sommes témoins de ces situations, nous sommes piégées, prises dans la double contrainte entre devoir choisir un camp ou ne rien faire. Les deux options nous font courir le

risque de devenir complice du mal qui est en train d'être fait, et la « vérité » devient impossible à distinguer.

Je me suis souvent demandé à quel point les choses seraient différentes s'il était plus dans nos normes culturelles de comprendre la responsabilité comme une pratique qui émerge de l'intérieur de l'individu, plutôt qu'un résultat qui doit être obtenu de l'extérieur et par la force.

Et si l'on s'apprenait, les unes les autres, à honorer la responsabilité qui émerge quand nous prenons la mesure des conséquences de nos actions, plutôt que de voir la responsabilisation individuelle comme l'admission honteuse de notre culpabilité ? Et si nous pouvions avoir, les unes les autres, des discussions véritables et de bonne foi, sur le mal que nous causons ?

Dans une culture de l'indispensable, je ne peux pas ignorer quelqu'un qui me dit que je lui ai fait du mal – parce que cette personne est précieuse pour moi, je dois essayer de comprendre et réagir en conséquence. Pour devenir indispensables les unes pour les autres, nous devons aussi être prêtes à être responsables les unes envers les autres.



4/ Agresseur/Survivante est une fausse dichotomie

Il y a une dynamique morale puissante, dans la culture de la justice sociale, qui tend à séparer les gens selon les principes binaires de « bons » et de « mauvais ».

Être un agresseur ou un oppresseur est fortement stigmatisé, alors que la condition de survivante est étrangement fétichisée d'une manière qui objectifie et intensifie le vécu traumatique. Les « agresseurs » sont vus comme maléfiques et impardonnables, alors que les « survivantes » sont bonnes et pures, mais elles y perdent le droit de se définir librement et par elles-mêmes.

Parmi les nombreux problèmes que pose cette dynamique, il y a le fait qu'elle cache la complexité du réel, dans lequel nombre de personnes sont à la fois autrices et survivantes de violences (même si la violence, bien sûr, correspond à un grand nombre de comportements différents).

Dans une culture du jetable, que ce soit le système de justice pénale étatique ou les pratiques communautaires d'exil des personnes « problématiques », la dichotomie agresseur/survivante est utile parce qu'elle nous simplifie les choses. Elle nous aide à décider qui punir et qui prendre en pitié.

Mais la punition et la pitié n'ont pas grand-chose à voir avec le changement révolutionnaire ou la construction de liens. **Ce que la punition et la pitié ont en commun, c'est qu'elles sont toutes les deux déshumanisantes.**



5/ La punition n'est pas la justice

La punition est le fondement du système de justice pénale et de la culture du jetable. C'est l'idée que les torts peuvent être réparés en infligeant plus de souffrance à celles et ceux qui ont

été jugés nocifs. La punition est aussi, je pense, une réponse traumatique au fait d'être attaqué, l'expression intense d'un réflexe d'affrontement. L'autrice et activiste Sarah Schulman explore cette idée dans son livre, *Conflict Is Not Abuse*.

Ce n'est pas mal en soi de vouloir que celles ou ceux qui vous ont blessée ressentent la même souffrance – de vouloir rétribution, ou même de chercher vengeance. Mais, comme Schulman le dit aussi, la punition est rarement, voire jamais, une réelle expression de la justice – c'est bien plus souvent l'expression d'un pouvoir sur celles et ceux qui ne peuvent s'en défendre.

Combien de fois voyons-nous les gens immensément riches ou politiquement puissants être punis pour les dommages immenses qu'ils causent aux communautés marginalisées ? Combien de fois voyons-nous des individus marginalisés mis en prison ou tués pour des délits mineurs, voire non-existants ? Aussi longtemps que notre conception de la justice se basera sur l'usage brutal du pouvoir, les puissants resteront irresponsables, et les faibles serviront de boucs émissaires.

Mais, au-delà même de tout cela, la culture du jetable et de la punition mène à la peur et à la malhonnêteté. Quelles sont les chances que l'on se montre responsables de nos actes si nous avons peur d'être exilées, emprisonnés, ou tuées quand nous le sommes ? Comment pouvons-nous avoir confiance les uns dans les autres si nous vivons dans la peur de ce que nous pouvons nous faire ?

Nous devons trouver d'autres moyens de rendre la justice.



6/ Qu'un sujet soit sensible n'autorise pas à faire du mal

L'une des réponses les plus courantes, lorsque l'on critique la *call-out culture* et la culture du jetable, est l'idée que les autrices de violence et les prédateurs se servent de ces critiques pour dissimuler leurs propres méfaits et échapper aux conséquences.

De plus, en tant que communautés, nous utilisons la « complexité » et la « sensibilité » de ces critiques comme excuses pour ne pas intervenir quand du mal est commis.

Mais la culture de l'indispensable dit que tout le monde est précieux – et celles et ceux qui ont été blessées encore plus – et que tout le monde a droit à la justice. En d'autres termes, nous ne pouvons pas autoriser que le fait qu'une situation soit compliquée ou effrayante nous empêche d'essayer de mettre un terme à l'injustice.

Lorsque nous sommes coincées dans la dichotomie agresseurs/survivantes, nous n'avons que deux options lorsque quelqu'un souffre : ignorer sa souffrance ou punir l'agresseur. Mais, en réalité, il y a bien d'autres stratégies disponibles.

Elles impliquent de prendre assez au sérieux la souffrance exprimée, d'où qu'elle vienne – *vraiment* d'où quelle vienne – pour poser les questions qui fâchent et avoir des conversations difficiles. Elles passent par accorder du temps et des ressources pour s'assurer que toutes les personnes qui ont été blessées disposent du soutien nécessaire pour guérir.



7/ La guérison est un mélange de rage et de pardon

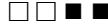
Si la révolution est une relation, alors la révolution doit faire de la place à la fois à la rage et au pardon : nous devons être capable d'accepter qu'il est inévitable que nous soyons en colère les uns contre les autres, que nous allons nous faire souffrir les uns les autres.

Lorsque nous sommes blessés, nous devons avoir le droit d'exprimer notre rage et l'espace pour le faire. Nous devons être capables d'exprimer la profondeur de notre souffrance, notre haine de celles et ceux qui nous ont blessés et/ou qui ont permis qu'une telle chose arrive – particulièrement quand ce sont des personnes que nous aimons.

C'est le rôle de la communauté d'accueillir cette rage et de la contenir – de l'entendre, de la valider, de lui donner de l'espace, tout en l'empêchant de créer plus de dégâts.

L'expression de la colère et de la souffrance est la clef de la transformation de la violence en guérison, parce qu'elle nous permet de comprendre ce qui s'est passé et nous motive à changer.

Et c'est aussi le rôle de la communauté de proposer un chemin vers le pardon, d'aider à visualiser un futur où ce pardon serait possible, et comment celui-ci pourrait être atteint.



8/ La solution est communautaire

Il n'y a pas de communautés militantes, seulement le désir de communautés, la fiction confortable qu'elles existent. Une communauté est une toile concrète qui noue les gens ensemble en interdépendance, pour le meilleur et pour le pire... Si c'est plus facile de dégager quelqu'un que de se taper une série de conversations difficiles avec ce quelqu'un, alors ce n'est pas une communauté.

Dans les sociétés où il y avait de vraies communautés, le bannissement était la sanction la plus extrême possible, c'était comme la peine de mort. Sur bien des points, perdre la communauté et toutes les relations qu'elle contenait, c'était pareil que mourir.

*Ne nous voilons pas la face :
nous n'avons pas de communautés.*

— *Anonyme, The Broken Teapot Zine*

L'extrait ci-dessus est révélateur des dynamiques internes de la culture militante pour la justice sociale. Il révèle la source de notre incapacité à créer une vraie responsabilisation, et les profondes insécurités émotionnelles et matérielles qui la sous-tendent. Peut-être la raison pour laquelle nous avons tendance à recréer la culture du jetable et à reproduire nos réponses traumatiques, encore et encore, est parce que nous sommes encore tous, secrètement, cette gamine à la rue et terrifiée, constamment à la recherche d'un foyer mais qui ne croit pas vraiment pouvoir en trouver un.

Peut-être que nous ne créons pas de communautés de véritable interdépendance – des communautés de personnes indispensables, des familles-pour-toujours – parce que nous sommes terrifiées de ce qui pourrait arriver si nous essayions.

Mais je crois, je dois croire, qu'une vraie communauté est possible pour moi, et pour chacun d'entre nous. En vérité, nous ne pouvons pas continuer comme nous l'avons toujours fait. Nous avons besoin les unes des autres, de nous trouver, pour survivre. Et j'ai foi dans le fait que nous pouvons le faire.

Kai Cheng Thom est une contributrice pour Everyday Feminism. C'est une femme trans Chinoise, écrivaine, poète et artiste de performance basée à Montréal. Elle possède aussi un Master en travail social clinique, et travaille à construire un accès à la santé mentale inclusif et politiquement conscient pour les jeunes de sa communauté. Vous pouvez trouver plus d'informations sur son site et sur Monster Academy.

<https://kaichengthom.com>

<https://monsteracademymtl.wordpress.com>

Cet article a été publié sur le site Everyday Feminism le 27 novembre 2016, sous le titre « 8 Steps Toward Building Indispensability (Instead of Disposability) Culture ».

<https://everydayfeminism.com>



**Pour Alec,
Réflexions sur la Justice Transformatrice**

Eileen Mary Holowka

Pour celles et ceux d'entre vous qui ont un passif de pensées suicidaires, j'ai essayé de faire en sorte que ce texte vous déclenche aussi peu de réminiscences que possible, mais il aborde brièvement l'état d'esprit de mon frère au cours de ses derniers jours. Sentez-vous libre de sauter des passages si vous en avez besoin et, s'il-vous-plaît, n'hésitez jamais à faire appel aux autres et à demander du soutien. J'ai vu tant de gens traverser une dépression, arriver de l'autre côté et avoir des vies belles et riches. Je suis vraiment désolée pour toutes celles et ceux qui se sentent seul·e·s, là, maintenant. Je suis de tout cœur avec vous, avec toute mon affection, toujours.



Commençons par rendre quelque chose extrêmement clair : je ne soutiens le harcèlement de personne. Jamais. J'imagine que ce texte va être utilisé, coupé dans tous les sens, répété et amplifié comme outil pour harceler des gens et avancer des intérêts politiques. Je demande à toute personne qui serait tentée de le faire de prendre le temps de se demander d'abord : est-ce vraiment à vous de vous emparer de cette histoire ? Qu'est-ce que vos mots vont apporter à celles et ceux qui sont en deuil et qui doivent continuer à vivre ?

C'est une question qui me tourne en tête depuis le jour où Alec est mort. Dans ce cauchemar, qu'est-ce qui relève de mon histoire et qu'est-ce qui n'en relève pas ? Qu'est-ce que, dans ce qui appartient à l'histoire d'Alec, il est éthique que je révèle ? Si j'avais mon mot à dire, j'aurais ces conversations en privé, avec des personnes que j'aime, très, très loin des polarisations vertigineuses de Twitter. Mais cette conversation est déjà publique, donc, me voici. Mon espoir est de pouvoir utiliser ce que je sais pour tourner cette discussion en quelque chose de productif et de transformateur.

Pour être complètement honnête, je suis terrifiée en postant ces mots. J'ai peur que les gens décident que mes années de recherche sur les réseaux sociaux, de travail en tant que développeuse de jeux, de militantisme féministe, de soutien aux personnes marginalisées, finalement ne comptent plus du tout. J'ai peur de perdre encore plus que ce que j'ai déjà perdu. J'ai peur de comment cet article pourrait être utilisé contre mes meilleures intentions. Mais je serais tout aussi mal à l'aise de ne rien dire, particulièrement après avoir entendu d'autres personnes me dire qu'ils et elles avaient l'impression que leurs voix étaient devenues inaudibles au cours du mois dernier. Donc, j'offre cette déclaration comme un plaidoyer pour aller, à partir de maintenant, vers une justice plus transformative et vers plus de souci de l'autre.

Pour celles et ceux qui ne connaîtraient pas le contexte, mon frère, qui était aussi mon meilleur ami et mon collaborateur, Alec Holowka, s'est suicidé le matin du 13 août 2019, après avoir été publiquement accusé d'avoir eu des comportements abusifs.



Je connais Alec depuis le jour de ma naissance. Nous étions les meilleurs amis du monde, dans les meilleurs comme dans les pires moment, et nous nous racontions tout l'un à l'autre. J'étais toujours la personne qu'il appelait quand il avait des envies suicidaires et, dans les derniers jours de sa vie, nous étions constamment en communication, par téléphone et par messagerie instantanée. Nous nous sommes toujours compris comme personne d'autre ne nous comprenait vraiment. Quand je lui ai parlé de mon idée pour le #PotatoProject (qui a fini par s'appeler *The Last Winter*), il a pigé immédiatement. Difficile d'imaginer quelqu'un d'autre que lui s'engager avec autant d'enthousiasme dans ce genre de rêves. Une part de moi espère qu'un jour nous pourrions finir ce projet en son honneur. Une autre trouve que ce serait injuste que ce projet existe sans lui.

Je ne connais pas les détails de chaque moment des relations dans lesquelles Alec a été, et je ne ferais pas semblant du contraire. Je sais, néanmoins, beaucoup plus de choses que ce à quoi l'on pourrait s'attendre. Alec et moi parlions de nos relations constamment et, dans les jours qui ont précédé sa mort, j'ai été l'une des quelques personnes qui l'aidaient à écrire une déclaration publique. Malgré le fait que je connais quelques-uns des détails les plus intimes des relations en questions, ainsi que ce qu'Alec avait l'intention de répondre, je pense que ça ne ferait de bien à personne que je creuse tous ces détails publiquement. Je suis déchirée entre l'envie de garder le silence pour ne pas causer plus de souffrance et l'envie de représenter la voix désormais manquante d'Alec.



Voilà, donc, ce que j'ai à dire : Alec était victime de maltraitements dont il ne pouvait parler publiquement. Je l'ai cru quand il m'a parlé de ce qu'il avait vécu, et je le crois toujours. Je sais aussi qu'Alec avait été émotionnellement abusif. Tard dans sa vie, il avait pris conscience de la toxicité de ses comportements, et avait travaillé à réparer ses fautes et à prendre de la responsabilité pour le mal qu'il avait commis. Tout cela faisait partie de la thérapie intensive qu'il suivait pendant la production de *Night in the Woods*, pendant laquelle il devait également faire face à ses propres troubles post-traumatiques.

Si l'on veut « croire les survivant·e·s », cela veut dire qu'il faut aussi croire Alec. Pendant qu'il essayait de formuler une déclaration, dans les derniers jours de sa vie, Alec s'est entendu dire qu'il ne devrait pas partager publiquement sa vision de la situation, parce que personne ne le croirait. Il voulait présenter publiquement ses excuses et prendre de la responsabilités pour les choses qu'il avait faites, mais pas pour celles qu'il n'avait pas faites. Il y a eu un certain nombre d'histoires différentes, publiées au cours des derniers mois, décrivant en détail des relations abusives entretenues avec Alec. Je sais qu'il y en a probablement encore plus qui n'ont pas été publiées. Ces histoires sont toutes vraies, à leur manière, même si elles ne correspondent pas toutes à ce qui était vrai pour Alec. Je n'ai aucune envie de rentrer dans les détails ici. Ce n'est pas un procès, même si, bien que je souhaite le contraire, je ne peux pas empêcher que des gens soient punis à la suite de ces mots.



Ce qui m’importe, en ce moment, c’est ce que l’on veut dire quand on dit « je crois les survivant·e·s », et ce que l’on fait quand nous sommes confrontées à des récits de maltraitements. Ces récits méritent du soin, de l’attention et de l’amour, mais pas une réaction immédiate. Nous pouvons reconnaître, soutenir et croire les survivant·e·s sans chercher à « résoudre » une situation immédiatement. En fait, il est bien plus probable que des solutions plus productives surviennent avec du temps, de la réflexion et du soin.

Pour être claire : je ne comprends que trop bien pourquoi certaines victimes d’abus choisissent de porter leur récit sur la place publique. J’ai expérimenté moi-même à quel point le système pénal était défectueux. Il nous a tellement failli et nous cherchons à bricoler une alternative. Mais cet autre système, à l’heure actuelle, est aussi profondément défectueux, parce que ce n’est, en fait, pas du tout un système.

Il y a aucune règles, aucune procédure, et aucune responsabilisation. Il n’y a rien de prévu pour la réhabilitation. Et même si ces déclarations publiques peuvent être très importantes pour donner du pouvoir à celles qui, sans cela, ne seraient pas entendues, il y a aussi beaucoup d’autres voix qui sont perdues dans le bruit de ces tollés, et encore plus qui ne peuvent parler publiquement parce que ça les exposerait, en punition, à plus d’abus encore. Je voudrais proposer que l’on commence à discuter et à réfléchir sur la manière dont nous voulons réagir et répondre à ces déclarations publiques *en tant que communauté* et ce que nous voulons obtenir par ces réactions communes.



Je suis reconnaissante envers Kai Cheng Thom pour son article sur la justice transformative⁴ dans lequel elle décrit comment l'on peut pousser les gens à se responsabiliser sans créer, en même temps, plus de dégâts. Elle écrit : « *sans intégrité, sans éthique, sans des limites bien posées et un plan d'action clair, un processus de responsabilisation prend le risque de devenir abusif* ». Même si Thom parle surtout de communautés plus petites et de cadres plus privés, les arguments de son article sont tout de même pertinents dans le cas, plus public, d'Alec.

Thom ne dit pas que les personnes qui dénoncent publiquement leurs abus doivent accompagner leur déclaration d'un plan ou d'une solution – elles méritent la place dont elles ont besoin – mais que, en tant que communauté, nous avons besoin de faire de la place pour la possibilité d'un véritable changement à la suite de ces accusations.



Ce qui ne cessera jamais de me briser le cœur, c'est qu'Alec travaillait déjà à devenir une meilleure personne. Les dernières années que j'ai passées avec lui étaient très différentes. Cela faisait des années qu'il n'était plus suicidaire. Il s'est battu, très dur, pour se soigner et pour soigner les autres. Il avait une nouvelle relation de couple et elle était florissante. (Elle est restée avec lui jusqu'à la toute fin, parce

4 « *I believe my friend has changed their abusive ways, but our queer friends don't buy it. How can I support my friend?* », par Kai Cheng Thom, 17 septembre 2019, sur www.dailyxtra.com.

que la personne qu'elle avait en face d'elle était bonne, douce, et méritait son soutien.) Il avait fait des efforts conscients pour s'excuser auprès des personnes qu'il avait blessées au fil du temps. Certaines ont accepté et d'autres non (et ce sont des limites qu'il acceptait). Il m'a présenté des excuses pour toutes les fois où il m'avait fait du mal, et j'avais accepté ses excuses. Il s'est excusé à nouveau, juste pour être sûr, et, à partir de ce moment-là, je n'ai plus jamais eu peur qu'il ne me fasse du mal à nouveau. Dire qu'il n'a jamais rien fait pour s'améliorer, c'est rayer d'un trait de plume une vie entière de changement et de dur labeur. C'est aussi rendre un très mauvais service à toutes les personnes qui souffrent de troubles mentaux.



Je pense à Mae, de *Night in the Woods*, et à combien les joueurs la soutiennent, la comprennent, et empathisent avec elle, tout en reconnaissant qu'elle peut être plutôt merdique. Je voudrais que la complexité que l'on permet à Mae nous soit autorisée dans la vie réelle. Je voudrais être capable d'être blessée et faire mon deuil et prendre soin tout en même temps, même si ces sentiments ne s'alignent pas toujours.

J'ai été surprise de ne voir aucune de ces nuances ni aucun de ce soin dans les réactions de bien des développeur·se·s que j'admirais, pas même de la part de celles et ceux qui ont fait des jeux sur la santé mentale. La réaction générale à la mort d'Alec a été un choc pour moi. Le jour de sa mort, j'ai dû écrire un message pour l'annoncer. Je n'avais pas le choix, je devait le faire avant que la souffrance ne me prenne. Depuis, j'ai été continuellement harcelée. J'ai été critiquée pour ne pas

avoir soutenu Alec, et aussi pour ne pas l'avoir assez critiqué. J'aurais dû me débarrasser de lui, et aussi dû faire plus pour le sauver. L'un ou l'autre, mais jamais entre les deux. Ces réponses, néanmoins, étaient les plus faciles à ignorer. Je m'attendais aux trolls.

C'est les réponses de la part des personnes dont je me sentais proche et qui m'inspiraient qui m'ont le plus blessée. Celles et ceux qui ont fait comme si rien ne s'était passé, qui ont écrit de longs articles au bout de quelques jours, qui ont essayé de maquiller l'histoire pour la faire rentrer dans un narratif bien carré, celles et ceux que je pensais conscient·e·s des problématiques sociales mais qui étaient juste doué·e·s en *storytelling*. Ces réactions-là m'ont le plus fait de mal, même quand leurs intentions étaient tout à fait louables, parce que j'ai vu comment elles causaient encore plus de souffrance et réduisaient au silence encore plus de survivant·e·s. Nous avons tous le droit de ressentir ce que nous ressentons, mais quand ces sentiments deviennent des narrations publiques, elles gagnent une certaine puissance. Elles deviennent la Vérité et, dans ce cas, la Vérité s'est écrite par-dessus une vie entière de travail et de nuance. Pour citer Alice Woolley, « quand nous avons le pouvoir de juger, et que nos jugements ont des conséquences, quels devoirs avons-nous les unes envers les autres ? »⁵.

5 « *The Morality of #metoo* », par Alice Woolley, 31 août 2018, sur www.lawnow.org.



Nous devons être prudent·e·s quant à la manière dont nous utilisons nos narrations, particulièrement quand nous avons de larges audiences et beaucoup d'influence. Au cours des dernières semaines, j'ai parlé à beaucoup de monde, particulièrement des femmes, des personnes avec des problèmes de santé mentale, et d'autres personnes marginalisées, qui ne se sentent plus à l'aise à l'idée de travailler dans le jeu vidéo après le genre de messages qui ont été écrits en réponse à la mort d'Alec. Je voudrais que nous utilisions ce moment pour aller vers un endroit de compréhension mutuelle, de guérison, de soin et de changement. Pour cela, nous avons besoin d'écrire des histoires plus nuancées et plus bienveillantes.



Alec était une personne belle, complexe, queer, et magnifiquement neurodivergente. Il ne comprenait pas toujours les autres et, parfois, ce qu'il disait dans sa confusion pouvait être ressenti comme méchant ou malpoli. Il avait souvent besoin qu'on lui dise les choses de manière très directe et je sais que tout le monde n'a pas la capacité de faire ça. Je n'ai pas su le faire pendant des années. Parfois, il blessait activement des gens.

Mais Alec se souciait aussi des gens d'une manière que j'ai rarement vu chez qui que ce soit d'autre, et il était capable de canaliser ce souci de l'autre dans des œuvres pures,

émouvantes, merveilleuses, comme les chansons qu’il écrivait pour les mariages de ses amis et pour les funérailles de notre Baba, son attention portée à la souffrance des autres et sa capacité à la dépeindre et à l’envelopper dans son travail, ou comme la manière dont il pouvait passer toute la nuit à avoir des conversations profondément empathiques avec des personnes en détresse sans que jamais sa compassion ne se fatigue.

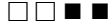


Les jeux étaient toute sa vie. Depuis tout petit, il passait son temps à construire des choses. Il ne savait pas comment faire quoi que ce soit d’autre. Les jeux étaient sa manière de communiquer. Il s’est tellement investi dans son rêve qu’il a passé des années à vivre de céréales et de petits boulots pendant qu’il faisait *Aquaria*. Sur la fin, il pensait qu’il ne pourrait plus jamais rien construire de sa vie et c’était le pire cauchemar imaginable pour lui. Il ne savait pas ce qu’il pouvait faire d’autre. Je ne dis pas cela parce que je pense que c’est forcément la bonne manière d’aborder la vie, ou que c’est une mentalité saine. Je dis juste que c’est là qu’il en était. Il ne pouvait pas entrevoir d’autre fin.

Voici ce que je sais : le suicide d’Alec n’était pas une attaque envers qui que ce soit. Il ne s’est pas tué pour prouver quoi que ce soit. Je souhaiterais ne pas savoir ça, mais je le sais, et ça me hantera pour toujours.

Des gens m’ont dit récemment être en colère contre Alec, mais c’est impossible pour moi de l’être, après avoir été si proche de lui dans les derniers jours de sa vie. Il se souciait tellement de

toutes les personnes autour de lui, de comment elles seraient blessées par tout ça, et de ce qu'il pouvait faire pour tout réparer. Malgré tout ce que nous avons essayé de lui dire, il n'a pas vu de chemin.



Le suicide d'Alec est entièrement sa décision. Il n'est pas utile de montrer qui que ce soit du doigt, nous avons vu le mal que cela pouvait causer. Mais il serait aussi une erreur de ne pas utiliser ce moment comme une opportunité de reconsidérer comme nous voulons gérer les situations comme celles-ci dans le futur. Je dis cela en tant que personne qui s'identifie à la fois comme une survivante d'abus et comme quelqu'un qui a des problèmes de santé mentale, et qui aurait sans doute été très critique de ce genre de déclarations avant d'avoir vécu moi-même toute cette complexité.

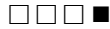


Dans les jours qui ont précédé sa mort, Alec ne faisait rien d'autre que de chercher un moyen de vivre. Nous travaillions sur une déclaration, quelque chose qui était vrai pour lui, mais qui serait aussi cru et accepté. Cela semblait un équilibre impossible à trouver, une ligne impossible à tracer. C'est toujours le cas. Les gens se sont sentis obligés de répondre sur Twitter, donc ils l'ont fait. Ils n'ont pas vu passer de réponses d'Alec et ils l'ont pris personnellement. Ce n'était pas personnel, il n'était juste pas encore à l'endroit où il pouvait s'exprimer. Nous savions qu'une déclaration à la hâte n'aiderait personne, mais il semble que n'avoir rien dit sur le moment n'a fait que faire réagir les gens encore plus vite.



Je suis si heureuse d'avoir eu ces années de vie saine avec mon frère. C'était comme être à nouveau enfant, quand tout était possible, comme si nous étions toujours assis sur mon lit à inventer des histoires et des émissions de télé sur mes jouets en peluche. Nous collaborions sur un jeu ; il gâtait mes parents, s'excusant encore et encore pour les années pendant lesquelles il leur a causé du souci ; il encourageait des créateurs et créatrices de jeu marginalisé·e·s, défendait publiquement les droits des personnes LGBTQ+ et s'impliquait sur les enjeux de santé mentale ; il était sobre, calme et aimant.

Je sais qu'il n'a pas toujours été aussi heureux et je comprend à quel point il peut être difficile de soutenir des gens qui ont été abusifs ou qui ont des problèmes de santé mentale. Parfois vous devez poser des limites. Parfois vous devez couper les ponts. Je ne veux pas prétendre le contraire et je ne reproche à personne d'avoir eu besoin de s'éloigner d'Alec. Mais, quand nous le pourrons, nous aurons besoin d'avoir des discussions sur comment nous pourrons faire de la place pour prendre soin à la fois des victimes d'abus et des personnes avec des problèmes de santé mentale qui ont été abusives, particulièrement lorsque ces catégories se recoupent, ce qui est souvent le cas. Nous avons besoin d'apprendre à habiter ces complexités si nous voulons survivre dans un monde si compliqué.



Après des années à faire de la recherche et à écrire sur les réseaux sociaux, les maladies chroniques et les vécus traumatiques, **je suis soudainement prise de vertige de voir le peu que je sais sur le sujet**, et je sais à quel point il serait mal de ma part de prétendre savoir plus que ce que je ne sais. Tout est arrivé trop vite pour moi. C'est comme ça que fonctionne Twitter. J'aimerais pouvoir ralentir le temps, ou le remonter, mais je ne peux pas.

Mon frère, mon meilleur ami, est mort. Il a lutté si dur pour survivre et s'améliorer et maintenant il est parti, raturé, réécrit. Je me suis réveillée et je lui ai envoyé un message une heure trop tard pour qu'il puisse le voir. Et maintenant, je crois que tout ce qu'il me reste à faire, c'est écrire. Et c'est terrible à quel point cela me semble insuffisant.

Eileen Mary Holowka est doctorante, écrivaine, féministe et développeuse de jeux vidéos. Sa recherche porte sur les témoignages en ligne de personnes souffrant de douleurs chroniques.

<https://eileenmary.net>

« For Alec, Thoughts on Transformative Justice » a été publié sur la plateforme Medium le 1^{er} octobre 2019.

*L'autrice a, à sa demande, lu et validé cette traduction.
Merci à elle de nous avoir fait confiance pour la diffusion d'un texte écrit dans des circonstances aussi intimement dramatiques.*

Ressources

*Quelques livres
(malheureusement en anglais)*

**Beyond Survival. Strategies and Stories from the
Transformative Justice Movement**

ed. Ejeris Dixon et
Leah Lakshmi Piepzina-Samarasinha (2020)

**I hope we choose love.
A trans girl's note from the end of the world**

Kai Cheng Thom (2019)

**Beyond Harm.
Toward Justice, Healing and Peace**

Derek R. Brookes (2019)

**The Revolution starts at home:
Confronting intimate violence
within activist communities**

ed. Ching-In Chen, Jai Dulani et
Leah Lakshmi Piepzina-Samarasinha (2016)

**Conflict Is Not Abuse:
Overstating Harm, Community Responsibility,
and the Duty of Repair**

Sarah Schulman (2016)

Les illustrations viennent d'aquarelles du peintre et botaniste Gherardo Cibo (1512-1600), présentes dans un *De Materia Medica*, ouvrage classique sur les plantes médicinales.

Voir « *Watercolours from a 16th-Century De Materia Medica* » sur *The Public Domain Review*
<https://publicdomainreview.org/>

L'illustration choisie pour ce numéro représente, d'après ce site, une Euphrase officinale, mais c'est très bizarre parce que l'Euphrasie officinale ça ne ressemble pas à ça du tout.

Paru en octobre 2020
Reproduction non commerciale autorisée

Le Village

1

Si vous pensez qu'ils doivent mourir...

... dites-le franchement.

Parce qu'il faudra partir de là.

2

Comme s'ils étaient humains

Une autre approche de la
responsabilisation des agresseurs

3

Le mal est fait.

Qui retissera les liens ?

<https://zine-le-village.fr/>

zinelevillage@gmail.com

